

1000 .

Husson Bernard.

Initiation et Science, Histoire de Sehfeld (2).

.

Omnium Litteraire. Paris.

1963 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2021 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

INITIATION & SCIENCE

REVUE DE RECHERCHES DES LOIS INCONNUES

LIX



RAMON LULL (1232-1315)

Poète, romancier, philosophe mystique et hermétique,
alchimiste, missionnaire et martyr espagnol.
(Voir couverture 3 et 4 de cette Revue.)

OCTOBRE-DECEMBRE 1963

Le numéro : 2,50 F

« OMNIUM LITTERAIRE » -:- PARIS

72, Avenue des Champs-Elysées

Sehfeld était-il l'Adepté inconnu de Halle ?

(Voir les N° 56-57 d' « Initiation et Science »)

Si l'histoire de Sehfeld ne fut publiée qu'en 1761, soit une quinzaine d'années après les événements qu'elle relate, plus de vingt ans s'écoulèrent entre la transmutation effectuée par le préparateur d'une pharmacie de Halle au moyen de la poudre de projection que lui avait remise un inconnu (lequel, selon Schmieder, ne serait autre que Sehfeld lui-même) et sa description dans le N° 6 des « Comptes Rendus pour l'avancement des Sciences Naturelles » paru dans cette ville en 1774.

Cette description, que son auteur n'a pas signée, fut reproduite dans les « Recherches critiques et historiques sur l'alchimie » de Johann Christoph Wiegleb (Weimar, 1777) et nous l'avons traduite d'après cet ouvrage, dont elle occupe les pages 322 à 336. En voici les termes :

« Un homme dont nous n'avons pu connaître le nom, et qui vivait obscurément ici, sans éveiller l'attention d'aucune façon, était client assidu d'une pharmacie de cette ville. Il semble cependant que le véritable motif de ses visites à l'officine n'ait pas été d'y faire des achats, puisqu'il abandonnait fréquemment dans la rue les paquets de produits dont il avait fait l'acquisition. Du reste, au cours de ses fréquentes visites à ce magasin où plusieurs préparateurs étaient employés, il s'adressait toujours au même et engageait volontiers la conversation avec lui, peut-être parce que ce dernier avait manifesté plus d'intérêt pour la chimie que ses collègues.

« Pour la commodité du présent récit, nous les appellerons respectivement le pharmacien et l'adepte, et nous ajouterons que ce dernier n'engageait la conversation que lorsqu'il n'y avait que peu ou point de clientèle dans la boutique.

« Nos lecteurs voudront bien nous pardonner, du moins
« l'espérons-nous, de ne pas leur faire grâce du plus petit détail
« qui nous soit connu relativement à cette affaire, même s'il ne
« semble guère avoir de rapport avec l'essentiel de l'histoire.
« Nous ajouterons encore que nous tenons toutes les circons-
« tances des faits relatés ici du pharmacien lui-même, qui, à
« cette occasion, a eu la chance si rare d'opérer une transmu-
« tation de ses propres mains.

« Un dimanche, le préparateur en question se trouvait de
« garde à la pharmacie, en compagnie d'un petit apprenti, tous
« les autres employés étant en congé. Il était assis, le dos tourné
« à l'entrée, en train de lire un traité d'alchimie. L'adepte
« arrive alors, et entre dans le magasin, mais le pharmacien ne
« se dérange pas, malgré qu'il ait entendu entrer quelqu'un, en
« partie parce qu'il est plongé dans sa lecture, en partie parce
« qu'il pense que le client sera servi par l'apprenti. Mais
« comme ce dernier vient de sortir, l'adepte se glisse derrière
« le pharmacien et lui demande ce qu'il peut bien lire si atten-
« tivement. L'autre lui répond : Il n'est pas étonnant qu'à lire
« les traités d'alchimie on perde conscience de tout ce qui se
« passe autour de soi : leurs auteurs écrivent en effet de façon
« tellement obscure et confuse que la concentration d'esprit et
« la réflexion la plus aiguë ne suffisent point à en tirer des
« lumières satisfaisantes. Ils feraient mieux de ne jamais rien
« écrire que de publier de telles insanités qui ne vous avancent
« à rien et qui font perdre leur temps à ceux qui les lisent.
« Bref, le pharmacien donne libre cours à son irritation et se
« répand en termes très vifs contre les alchimistes.

« Sans s'émouvoir, l'adepte cherche à le calmer et lui re-
« présente qu'il ne devrait pas vilipender des gens aussi res-
« pectables, mais bien plutôt leur exprimer ses regrets pour les
« mauvais procédés employés par le monde à leur égard, et cela
« aussi bien de leur vivant qu'après leur mort. Beaucoup d'entre
« eux, ajoute-t-il, ont été très explicites et très véridiques dans
« leurs écrits, et ils y ont manifesté leur savoir autant qu'il leur
« était permis de le faire, plusieurs même ont presque trop clai-
« rement écrit. Il suffit seulement d'avoir les yeux ouverts en
« lisant leurs traités. Après plusieurs déclarations analogues,
« au cours desquelles il met son interlocuteur en garde contre
« les charlatans et les escrocs qui réclament des fonds impor-
« tants pour se livrer à l'élaboration de la pierre philosophale,
« l'adepte l'assure que le travail n'est nullement difficile, et que
« ses frais sont très modiques. Enfin il demande au pharmacien
« s'il lui est possible de s'absenter et de venir lui rendre visite,
« pour continuer l'entretien sans qu'ils soient dérangés. Ce
« dernier répond à son client que cela lui est possible, mais

« qu'il ignore son adresse. L'autre la lui indique alors, et
« le pharmacien promet de lui rendre visite le soir même.

« Comme bien l'on pense, il tient parole, et l'adepte l'ac-
« cueille, non point avec l'afféterie et la politesse pompeuse qui
« sont en usage dans le monde actuel, mais avec cette franche
« aménité des temps passés, et des manières simples, affables
« et gracieuses. La chambre qu'il occupe comporte à peine le
« mobilier strictement nécessaire. Sur une table, on voit quel-
« ques fioles et matras, dont l'un contient un liquide rouge
« comme du sang ; à côté, une petite boîte d'ivoire d'une dimen-
« sion propre à contenir tout au plus une once de sels ordi-
« naires, ou de ces terres absorbantes utilisées en pharmacie.
« Le pharmacien prend cette boîte en main, et ne peut cacher
« sa surprise devant son poids incroyable, poids tel, disait-il
« ultérieurement, qu'un bloc de plomb du même volume aurait
« été beaucoup plus léger. Voyant son geste, l'adepte dit : Vous
« faites bien de prendre cette boîte qui contient un verre gra-
« datoire (1) dont je voudrais que vous fissiez l'essai, car, ne
« disposant pas d'un laboratoire, je ne puis le faire moi-même.
« Pour vous, qui avez l'usage de celui de votre officine, il vous
« sera aisé de me faire le plaisir d'expérimenter son effet et de
« m'en rendre compte. Ce disant, il ouvre la petite boîte d'ivoire,
« qui contient une poudre grisâtre et terne, ainsi qu'une toute
« petite cuiller d'or, ou d'argent doré, de la taille d'une curette
« à oreille. A l'aide de cette petite spatule, il puise dans la boîte
« environ le tiers de la contenance de la spatule. Voyant qu'il
« n'en recevra que cette faible quantité, le pharmacien s'écrie :
« Que voulez-vous donc que je fasse d'une quantité si minime ?
« Si c'est un verre gradatoire, il m'en faut une bonne quantité
« pour procéder à l'essai. L'adepte répond alors : Si vous trou-
« vez que c'est trop peu, c'est que vous ne méritez pas d'en avoir
« davantage, et, du reste, il y en a encore beaucoup trop pour
« un simple essai. Il reverse alors le tout dans la boîte et effleure

(1) Les métallurgistes allemands et autrichiens du XVIIe et du XVIIIe siècles appelaient « glass », « verre » les flux ou fondants, généralement à base de plomb, de borates et de silicates, destinés à protéger de l'oxydation et de l'évaporation les minerais fondus au creuset. Certains de ces flux (en allemand Fluss, à rapprocher cabalistiquement de Vliess et du latin Vellus, qui évoque l'Aureum Vellus, la toison d'or, la couverture aurifiante) à la composition évidemment tenue secrète, étaient susceptibles de communiquer à l'argent, au bout d'une très longue fusion, un certain enrichissement en or, appelé graduation ou gradation. Quantité de chimistes et de métallurgistes du temps en font état dans leurs ouvrages, mais ils insistent tous sur l'obstacle quasi-infranchissable que constitue, pour l'utilisation de ces procédés, le fait qu'au bout de quelques heures de fusion les meilleurs creusets sont percés ou tout au moins pénétrés et rendus poreux à l'égard du fondant, qu'ils laissent finalement échapper.

« la surface de son contenu avec sa spatule, de manière que
« celle-ci n'en prélève que quelques parcelles, tellement minus-
« cules que pour les recueillir il doit essuyer la cuiller à l'aide
« d'un peu de coton, qu'il enveloppe dans un morceau de papier
« et qu'il donne au pharmacien. Ce dernier se rend alors compte
« que la poudre qui se trouve dans la boîte est sans doute bien
« plus qu'un simple verre gradatoire, et, comme il comprend
« qu'il n'en recevra pas davantage, quelles que puissent être ses
« prières, il se contente de lui demander ce qu'il doit faire de
« l'infime quantité de poudre retenue par le coton enveloppé
« dans le papier. Mettez, répond l'adepte, de l'argent à fondre,
« et quand il sera en fusion, vous jetterez le papier, comme il
« est, à sa surface, continuez alors à maintenir la fusion quel-
« que temps, coulez dans une lingotière, et quand vous revien-
« drez nous en reparlerons davantage.

« De retour à son logis, le pharmacien attend que tous ses
« collègues soient allés se coucher pour aller au laboratoire, où
« il allume un fourneau à fondre. Comme il n'a rien d'autre sous
« la main, il prend une cuiller d'argent (à 750 millièmes) (1) qui
« pesait environ une once un quart. Il la fait fondre dans un
« creuset de Hesse, et quand l'argent est en fusion franche, il
« jette le papier dedans. Aussitôt, le métal contenu dans le creu-
« set se met à bouillonner et il apparaît une écume boursouflée
« de bulles rouges, à l'effervescence si violente et si fournie que
« le pharmacien, dans la crainte que le tout ne déborde, se tient
« prêt, les pinces à la main, à ôter le creuset du feu au cas où le
« niveau du métal s'élèverait jusqu'à ses bords. Mais quand les
« bulles l'atteignent, elles crèvent et retombent. Les flammes qui
« entourent le creuset revêtent toutes les nuances de l'arc-en-ciel.
« Ce magnifique spectacle s'offre un bon quart d'heure aux yeux
« du pharmacien, avant que tout se calme et que la surface du
« bain redevienne tranquille et miroitante. Il effectue alors la
« coulée dans une lingotière plate et se rend fort bien compte,
« même à la lumière de sa bougie, que ce qui était tout à l'heure
« un métal blanc est devenu un métal jaune ; cependant, vu
« l'heure tardive, il remet au lendemain les épreuves ultérieures.
« Dès son réveil, il va voir le résultat de son opération de la
« veille, et trouve un métal très dense, de haute couleur et très
« malléable. Le frottant sur une pierre de touche, il constate que
« la trace n'est pas attaquée par l'eau-forte, mais qu'elle se dis-
« sout dans l'eau régale. D'autres essais le convainquirent que

(1) Le texte allemand porte « zwölflothigen Silber, welcher bei-
nahe dritthalb Loth gewogen ». Dans le commentaire qu'il fait de sa
relation, l'auteur du compte rendu précise que cette cuiller devait
peser 585 grains renfermant 438 grains d'argent pur, ce qui corres-
pond bien aux trois quarts, soit 750 millièmes.

« le métal était de l'or très pur et résistant à toutes les épreuves.
« Son poids était d'une once et demi, alors que celui de l'argent
« n'était que d'une once un quart. On devinè avec quelle préci-
« pitation le pharmacien accourut chez l'adepte afin de lui faire
« part de l'étonnante puissance de sa poudre. Il frappe plusieurs
« fois à la porte de la chambre où il est venu la veille, mais
« personne ne répond. Comme la porte n'est pas fermée à clé,
« il entre : de la verrerie qui se trouvait hier sur la table, il ne
« reste plus que des débris, à côté d'un peu de monnaie, en
« règlement du reliquat du loyer, mais l'adepte et sa boîte
« d'ivoire ont disparu. Le pharmacien va trouver le proprié-
« taire qui monte avec lui et partage son étonnement à la vue
« des vestiges laissés par son locataire. Il referme la porte à
« clé, mais attend, aujourd'hui encore, le retour de l'adepte.

« Fâché de ce départ inopiné, le pharmacien va trouver un
« orfèvre, lui montrè son métal et lui demande si c'est de l'or.
« L'orfèvre certifie que c'est du meilleur or qu'il ait jamais vu,
« mais non point de l'or naturel. Par toutes sortes de faux-
« fuyants, le pharmacien tente de le persuader que la perfection
« de son métal provient seulement du fait qu'il l'a affiné lui-
« même, aux moyens de certains procédés chimiques, ce à quoi
« l'orfèvre lui rétorque : Vous vous donnez du mal bien inuti-
« lement pour me convaincre de ce qui n'est point ; je sais fort
« bien quelle est l'apparence de l'or le plus pur et le mieux
« affiné, et je sais bien aussi en quoi il diffère de celui-ci. Cet
« or-ci ne provient ni d'un minerai, ni d'une refonte, ni de
« l'affinage d'un alliage : ce que vous m'apportez là est de l'or
« artificiel. Je ne vous demanderai point d'où vous le tenez, ni
« comment il est venu entre vos mains, tâchez seulement de
« m'en apporter le plus possible et je vous le paierai un très
« bon prix. Ils se mettent alors d'accord et l'orfèvre règle au
« pharmacien 36 thalers pour ses trois lotons d'or artificiel.

« Nous souhaiterions fort, et bien des lecteurs avec nous,
« sans doute, que cet or fût tombé entre des mains qui eussent
« mieux su l'apprécier, et nous ne saurions pardonner au phar-
« macien de n'en avoir point gardé au moins une portion, en
« souvenir de cet événement remarquable. Si nous nous étions
« trouvé en mesure de le faire, nous eussions bien volontiers
« payé fort au-dessus du prix de l'or une partie de ce métal
« artificiel afin de le préserver de la disparition. Mais quand
« nous apprîmes cette histoire, l'or en question avait depuis bien
« longtemps été retravaillé et il était impossible de le retrou-
« ver. »

Si cette relation fut intégralement reproduite par Wiegleb ce n'était qu'afin de mieux la réfuter.

Il commence par trouver suspect que tous les noms des

protagonistes, ainsi que leurs adresses soient omis par le narrateur, dont l'anonymat ne s'explique pas davantage. Il fait remarquer ensuite le peu de crédit offert par la personne d'un simple préparateur en pharmacie, dont la relation, probablement déjà ancienne, présente de telles ressemblances avec celle de l'ouvrage d'Helvétius, que cela l'incite à penser que toute l'histoire a été imaginée et forgée d'après ce dernier auteur.

Wiegleb faisait allusion au célèbre livre dans lequel le médecin Helvétius, adversaire de l'alchimie, relate la visite que lui rendit à La Haye, en 1666, un adepte itinérant qui lui remit un peu de sa poudre de transmutation, et dont l'essai probant l'amena à résipiscence. Son ouvrage, écrit en latin et intitulé *Le Veau d'Or*, paru à Amsterdam en 1667, fut réédité à de très nombreuses reprises et traduit en allemand. L'édition allemande la plus récente datait de 1767.

Nous produisons ici, directement traduit du texte latin, que le texte allemand ne rend pas toujours exactement, le passage qui présente une similitude marquante avec l'article publié dans la revue de Halle :

« Je le priai de me faire présent d'un peu de sa teinture, ne
« fût-ce que d'une portion suffisante pour transmuier en or
« quatre grains de plomb. Il voulut bien se laisser toucher par
« mes prières et m'en donner un fragment gros comme une
« semence de rave, me disant : Reçois donc ce suprême trésor
« du monde, que les rois et les princes eux-mêmes n'ont pu
« qu'entrevoir, et encore en fort petit nombre. -- J'objectai :
« Mais, Maître, ce minuscule fragment ne sera peut-être pas
« suffisant pour teindre quatre grains de plomb ? — Il me ré-
« pondit alors : Rends-le moi. — Et, tandis que j'espérais qu'il
« allait m'en donner davantage, il le coupa en deux avec son
« ongle, jeta l'une des portions dans le feu et, ayant enveloppé
« l'autre dans du papier rouge, me la tendit en disant : Cela sera
« encore bien suffisant. -- Tout interdit et penaud, je deman-
« dai : Ah, Maître, qu'est-ce à dire ? Je doutais déjà, mais à
« présent il m'est tout à fait impossible de croire que si peu de
« cette médecine suffise à transmuier quatre grains de plomb.
« Mais lui répliqua : Ce que je dis est véritable. Alors je le re-
« merciai très vivement et enfermai mon trésor diminué et
« concentré au plus haut degré dans une petite boîte, ajoutant
« que j'en ferais l'essai le lendemain, et que je ne révélerais à
« personne le résultat de l'épreuve. — Non point, non point,
« dit-il, nous devons faire connaître tout ce qui manifeste la
« gloire de Dieu Tout-Puissant, aux enfants de l'Art, afin qu'ils
« vivent en théosophes et ne meurent point en sophistes. »

On trouve également, dans le même ouvrage, l'explication de la promptitude de l'orfèvre à reconnaître, au premier coup

d'oeil, l'origine du métal que lui apporte le pharmacien. Au chapitre III, Hélvétius déclare en effet :

« ... l'inconnu me demanda de lui présenter une pièce d'or du plus haut titre possible, et, ayant ôté son manteau et son pourpoint, il tira de dessous sa chemise une sorte de scapulaire de soie renfermant cinq grandes plaques d'or carrées de la dimension d'un intérieur de soucoupe, et nous constatâmes alors une grande différence entre l'apparence de son or et celle du mien. Il ajouta : Je porte ces cinq plaques d'or transmué à partir de plomb en souvenir perpétuel de mon maître... »

L'orfèvre savait certainement qu'en refondant cet or haut en couleur avec de l'argent, il en retirerait un bénéfice appréciable. C'est en effet ce qui avait eu lieu avec l'or transmué par Hélvétius, selon le propre témoignage de Spinoza, le célèbre philosophe, dans ce passage d'une lettre datée du 27 mars 1667 à son ami Jarrig Jellis :

« Voorburg, le 27 mars 1667.

« Ayant parlé à Voss de l'affaire d'Hélvétius, il se moqua de moi, s'étonnant de me voir occupé à de telles bagatelles. Pour en avoir le coeur net, je me rendis chez le monnayeur Brechtel qui avait essayé l'or. Celui-ci m'assura que, pendant sa fusion, l'or avait encore augmenté de poids quand on y avait ajouté de l'argent. Il fallait donc que cet or, qui a changé l'argent en de nouvel or, fût d'une nature bien particulière. Non seulement Brechtel, mais encore d'autres personnes qui avaient assisté à l'essai m'assurèrent que la chose s'était passée ainsi. »

Enfin, les éclaboussures d'un verre rouge comme un rubis visibles à la surface du lingot se retrouvent également dans une autre description, vieille de près de deux siècles, celle de la projection faite à Prague en 1585, par Kelley, dans la demeure de Thaddée Hajek, mathématicien et astronome réputé, devant une nombreuse assistance. Une seule goutte d'une huile rouge transmuta une livre de mercure en or. A la surface du lingot se voyaient de petits rubis, dus à un excédent de teinture.

L'année même où Wiegleb publiait son ouvrage de polémique, Christoph Gottlieb Von Murr, dont les « Documents pour servir à l'histoire de la soi-disant chrysopée » ne devaient paraître qu'en 1805, écrivait, sans doute par le truchement de l'éditeur, à l'auteur anonyme des Comptes Rendus de Halle, dont il reçut la réponse suivante, publiée page 122 de son ouvrage :

« Halle, le 15 avril 1777.

« Monsieur,

« Quoique j'eusse préféré ne pas être connu comme l'auteur
« des Comptes Rendus pour l'avancement des sciences natu-
« relles, l'honneur que vous me faites en m'adressant votre
« épître m'oblige cependant à vous répondre.

« Je souhaiterais fort que les deux livraisons de mon compte
« rendu touchant le récit de l'adepte véritable ne fussent point
« parues. J'ai été fâché d'apprendre que, de ce fait, j'ai peut-être
« incité, quoique involontairement sans doute, plusieurs pré-
« somptueux à s'embarquer pour cingler vers Ophir, et à faire
« naufrage en cours de route, car si peu aboutissent à ses rives !

« J'ai déjà reçu bien des lettres à cause de mon récit, et
« j'ai été obligé de publier ma réponse à l'une d'entre elles, dont
« l'auteur ne s'était point fait connaître. L'histoire elle-même a
« dû se passer en 1751 ou 1752. Le pharmacien est un de mes
« parents, décédé il y a quelques années. Je pourrais produire
« encore d'autres témoignages sur la réalité de l'alchimie, car
« je me suis trouvé durant plusieurs années en relation avec un
« adepte véritable, quoique je n'aie rien appris de substantiel
« de sa part. Mais j'ai sous les yeux le malheureux spectacle
« de tant de personnes infortunées adonnées à la poursuite de
« la chrysopée, que j'en viens presque à poser en cas de cons-
« science le fait d'écrire quelque chose d'encourageant à l'égard
« de l'alchimie.

« Mes nombreuses occupations m'ont, jusqu'à présent, em-
« pêché de collaborer davantage aux Comptes Rendus, bien que
« je possède suffisamment de matériaux pour cela. Quand le
« second tome sera paru, je n'y écrirai plus rien, car je n'ai
« plus le temps de consacrer des articles suivis à une revue
« hebdomadaire, du fait de mes autres charges. Le domaine
« entier des sciences naturelles est l'objet de mon intérêt, mais,
« depuis quelques années, c'est l'entomologie qui me passionne
« plus particulièrement, car c'est une science où il y a beau-
« coup de découvertes à faire. Si vous voulez bien m'honorer
« d'un échange de correspondance suivi, je vous en serai très
« obligé et je vous montrerai à cette occasion que je suis,
« Monsieur, votre très dévoué et très attentionné serviteur.

« Signé : Keisser. »

Cette lettre permet déjà d'écartier le soupçon formulé par Wiegleb, à l'encontre du récit précédent, de n'être qu'un conte imaginé d'après des relations antérieures et similaires. Il est remarquable de retrouver chez son auteur un souci identique à celui du chimiste Rouelle, révélé par sa confidence à J.-B. de

La Borde, relatée dans notre précédent article. Ainsi s'explique aussi le délai de plus de vingt ans qui sépare l'événement de sa publication. Celle-ci ne pouvait en effet avoir lieu qu'après la mort du pharmacien, lequel, soucieux de sauvegarder sa tranquillité personnelle, n'avait sans doute confié qu'à de rares intimes la transmutation dont il avait été l'unique témoin (et même indirectement l'auteur). Quel avantage aurait-il eu, en effet, à répandre le récit de son aventure ? Peut-être s'était-il rendu compte, mais trop tard, du tort qu'il avait eu d'abandonner si légèrement le seul gage matériel de la véracité du phénomène qu'il avait provoqué ? Il n'avait même aucun motif valable pour en répandre le récit. Mais ce n'était plus le cas pour son parent dont l'épître laisse pourtant déceler une certaine réticence, et même l'intention bien arrêtée de garder la réserve sur certains détails de sa relation. Celle-ci passe en effet sous silence l'identité de tous les protagonistes mis en jeu, ce qui avait fourni à Wiegleb un argument de plus pour jeter le discrédit sur son authenticité. Pourquoi, dira-t-on, ne pas s'être complètement abstenu alors ? Parce qu'à la différence de son parent, le rédacteur de l'article paru dans les Comptes Rendus était, comme l'indique sa lettre, un homme de science, et qu'à ce titre, sa conscience l'incitait à faire connaître la vérité. C'était son devoir d'état, auquel il ne pouvait se soustraire. Mais, prévoyant sans doute les polémiques stériles (puisqu'il n'avait pas la possibilité de reproduire le phénomène) dans lesquelles sa personne serait entraînée s'il la mêlait à cette affaire, il supprima de sa relation tous les indices qui auraient permis de remonter jusqu'à lui. Ses précautions allèrent, on va le voir, jusqu'à signer sa lettre à Von Murr du nom -- qui n'était pas le sien -- de Keisser, et à lui répondre en termes en quelque sorte dilatoires, de sorte que son correspondant n'insista pas.

Mais, de même que son parent le pharmacien, il fit des confidences orales et circonstanciées à un intime qui, bien longtemps après, les publia dans leurs moindres détails. Ce dernier personnage n'est autre que Schmieder, l'auteur de *Histoire de l'alchimie*, parue à Halle en 1832, dont le récit en question qui lui fut fait dans sa jeunesse orienta peut-être la vocation d'historien en cette délicate matière, quoiqu'il reconnaisse dans son ouvrage qu'à cette époque, il n'y attachait guère d'intérêt. Son témoignage permet de répondre de façon péremptoire aux objections de Wiegleb, et c'est ce qu'il ne manque pas, du reste, de faire remarquer page 534 de son « Histoire de l'alchimie », dont nous traduirons, à l'intention des lecteurs de cette revue, les passages qui nous intéressent.

« L'auteur anonyme des Comptes Rendus, révèle-t-il, était « le Docteur Von Leyssen, conseiller au ministère des Domaines

« et de la Guerre, Directeur des Mines et des Salines du district
« de la Saal, fondateur de la Société pour l'avancement des
« sciences naturelles de Halle, un homme possédant d'éminentes
« connaissances dans toutes les branches des sciences natu-
« relles, que le grand Linné honorait de son estime, comme
« l'atteste la correspondance qu'il entretenait avec lui. Sa « Flora
« Halensis » le range parmi les botanistes de valeur. C'était
« également un zoologue et un minéralogiste estimé. Mais c'est
« à la chimie et à la métallurgie qu'allaient ses préférences, et
« il faisait à l'Université des lectures très appréciées sur ces
« matières.

« Leyssen tenait de toute première main les informations
« qu'il relate sur la transmutation effectuée par le préparateur
« en pharmacie qui s'appelait Reussing. Quelques années après
« cet événement, ce dernier s'était installé comme pharmacien
« à Löbegüne, dans le district de la Saal, à quatre heures de
« Halle, et sa fille se maria avec Leyssen. Reussing était un
« homme très réservé et sans prétention, qui évita soigneuse-
« ment d'attirer l'attention sur lui du fait de son aventure. Mais
« il la confia dans ses moindres détails à son gendre, et, quand,
« ils étaient réunis, la conversation revenait infailliblement sur
« cet événement. Je fus moi-même favorisé de l'amitié paternelle
« de Leyssen. C'est à lui que j'apportais le butin de mes excu-
« sions botaniques, lequel était ensuite l'occasion de savantes
« dissertations de sa part. C'est dans sa bibliothèque, qui m'était
« grande ouverte, que j'appris à étudier. Je dois avouer qu'à
« cette époque, je le méconnaissais. Mon idole était alors le
« célèbre Gren, qui, dans ses écrits, témoignait d'une ironie
« voilée à l'égard des phénomènes alchimiques. Les opinions de
« ce grand chimiste m'incitèrent à croire que Leyssen était la
« proie d'une marotte sénile. Lors des fréquentes confidences
« qu'il me faisait au sujet de l'or de Reussing, je l'écoutais avec
« une complaisance apparente, redevable seulement à la poli-
« tesse que je lui devais, je me gardais de le contredire mais je
« ne le croyais pas. Je me reconnais coupable d'hypocrisie, et
« si je rencontre en l'autre monde ce bienfaiteur de mes jeunes
« années, je lui en demanderai pardon. »

Voici à présent le complément d'information réclamé par Wiegleb, mais publié seulement un demi-siècle après le récit de Leyssen.

Schmieder commence par fournir quelques précisions sur la pharmacie où travaillait Reussing :

« La célèbre fondation charitable de Frankesch, à Halle,
« avait déjà atteint son épanouissement complet à cette époque.
« Ses bâtiments s'alignaient en rues entières, et comprenaient,

« outre l'orphelinat proprement dit, coeur et noyau de l'en-
« semble, de remarquables écoles professionnelles pour tous les
« corps de métiers. L'activité du fondateur et de ses succes-
« seurs fit naître quantité d'établissements annexes, lesquels,
« affectés à une spécialisation particulière, dépendaient cepen-
« dant étroitement les uns des autres pour constituer un orga-
« nisme géant qui aurait presque pu subsister de façon auto-
« nome dans un désert. La fondation possédait déjà ses champs
« et ses cultures maraîchères, ses greniers et ses magasins, ses
« jardins, ses bibliothèques et ses collections, son imprimerie,
« sa librairie (1) et aussi sa propre pharmacie, qui était la mieux
« équipée et la plus importante de la ville. »

Voilà qui rehausse singulièrement la qualification du pré-
parateur, mise en doute par Wiegleb, qui pouvait s'imaginer, à
la lecture du compte rendu, que ce dernier travaillait dans quel-
que officine de dernière catégorie.

« Il y avait alors dans cette pharmacie un préparateur du
« nom de Reussing, qui ne se contentait point de vaquer méca-
« niquement à sa besogne, mais qui utilisait chaque occasion
« pour augmenter ses connaissances chimiques par la lecture.
« Sa conduite réfléchie attira sur lui l'attention d'un étranger
« qui venait souvent à la pharmacie pour y faire des achats. Il
« faut croire qu'il n'en avait guère l'utilisation, puisqu'il se
« débarrassait souvent dans la rue des paquets dont il était
« chargé et les orphelins rapportaient fréquemment ces trou-
« vailles dans leur établissement. Ce qui l'incitait à venir en ce
« lieu semble bien avoir été le besoin moral de lier conversation
« avec des gens de métier, et ses achats n'en fournissaient que
« le prétexte. Il choisissait de préférence les heures où la clien-
« tèle était rare et engageait volontiers la conversation avec le
« préparateur Reussing. »

Schmieder reproduit alors le récit de Leyssen, dont il con-
dense certains passages, mais il le complète aussi par certains
détails supplémentaires, dont les fameux noms propres réclamés
par Wiegleb, ainsi que les adresses, qu'il tenait oralement de
Leyssen lui-même.

Là où le Compte Rendu de 1774 déclare : « Il ignore l'adresse
de son client. L'autre la lui indique alors », Schmieder écrit :
« Reussing apprit de son interlocuteur qu'il habitait dans une
maison appartenant au fabricant de scies Wegner, dans la
Clausstrasse. » L'historien nous communique ensuite quelques
précisions intéressantes relatives à l'orfèvre auquel Reussing

(1) Détail piquant : l'ouvrage de Schmieder fut édité par ce même
orphelinat !

vendit son or : « Reussing alla voir l'orfèvre Lemmerich dans
« l'Ulrichstrasse. La maîtrise qu'il avait dans sa profession le
« distinguait entre tous ses confrères. Lemmerich déclare que
« cet or est le meilleur qu'il ait vu », et Schmieder ajoute : « Il
« appréciait tout particulièrement, sans doute, les petites mar-
« ques étoilées couleur de rubis, lesquelles promettaient à un
« connaisseur la possibilité de prolonger ultérieurement leur
« pouvoir transmutatoire. Jamais on ne revit l'adepte à Halle,
« et son nom demeure ignoré. Mais sa marque distinctive restait
« dans le creuset, dans les bulles écarlates, lesquelles permettent
« de reconnaître la teinture de Sehfeld. »

L'hypothèse selon laquelle l'adepte de Halle aurait été Sehfeld est ingénieuse et tentante. Il faut en effet remarquer que, parmi les nombreuses relations qui nous sont parvenues, aucune ne rapporte aussi précisément que celles de Von Justi et de Von Leyssén la description des phénomènes accompagnant la transmutation proprement dite ; l'une et l'autre furent rédigées d'après les souvenirs d'un témoin direct, et la formation de cette écume écarlate et abondante, ou de ce champignon irisé n'a pas été, tout au moins dans l'état présent de notre documentation, signalée ailleurs, même par des témoins qui ont écrit eux-mêmes le récit de leur expérience. Notons toutefois que ces projections différaient : d'une part en ce qu'elles étaient opérées l'une sur de l'étain et l'autre sur de l'argent, d'autre part en ce que l'agent transmutatoire est décrit dans le cas de Sehfeld comme une poudre rouge et dans celui de l'inconnu de Halle comme une poudre d'un gris terne.

Il existe enfin entre les deux personnages une ressemblance supplémentaire que Schmieder n'a pas relevée : c'est leur désir commun de compagnie humaine. Sehfeld, on l'a vu, persista, malgré les risques qu'il courait, à séjourner chez le maître baigneur de Rodaun. Les visites à la pharmacie de l'inconnu de Halle laissent déceler le poids, trop lourd pour lui, sans doute, de sa solitude, cruellement évoquée par la description de la chambre nue, abri passager de l'éternel errant.

Comment ne pas songer ici aux confidences d'Irénée Philalèthe, qui dépeint en ces termes, au chapitre XIII de son *Introitus*, l'inconfort de sa position :

« Nous nous regardons comme chargés de la malédiction de
« Caïn, en sorte qu'il nous semble être éloignés du Seigneur et
« de l'agréable commerce que nous entretenions jadis sans
« crainte avec nos anciens amis. A présent nous voici ballottés
« de-ci de-là. Comme chassés par des furies, nous ne pouvons
« nous estimer longtemps en sécurité nulle part. Nous n'osons
« point nous charger du soin d'une famille, et errons de
« Royaume en Royaume, vagabonds, sans avoir aucune demeure

« déterminée. Et quoi qu'il nous soit possible de tout posséder,
« nous sommes obligés de nous contenter de peu... il faut bien
« converser avec autrui sous peine d'être pris pour un cynique
« ou un autre Diogène, mais il est indigne de se lier avec le
« vulgaire... »

Il n'est pas jusqu'aux moindres réactions de l'orfèvre qui ne soient identiques, à un siècle d'intervalle :

« Les marchands, raconte l'illustre Adepté, ne sont pas si
« sots et se jouent de vous comme d'un innocent lorsqu'ils vous
« disent : nous achetons les yeux fermés, venez donc, mais si
« vous allez chez eux (pour leur vendre votre métal) d'un seul
« clin d'oeil, ils en auront vu assez pour vous jeter dans le plus
« grand embarras... Nous l'avons nous-même expérimenté lors-
« que nous avons essayé de vendre, vêtu comme un négociant,
« et nous trouvant en pays étranger, pour 600 livres (1) sterlings
« d'argent extrêmement pur. Nous n'avions pas osé y mettre de
« l'alliage, parce que presque chaque contrée a ses titres parti-
« culiers, tant pour l'argent que pour l'or, qui sont bien connus
« des orfèvres, en sorte que si nous avions prétendu l'avoir fait
« venir d'une région ou d'une autre, ils auraient aussitôt re-
« connu (notre mensonge) à l'essai (du métal) et auraient (fait)
« arrêter le vendeur. Quand nous l'apportâmes, on nous dit
« aussitôt : C'est de l'argent fait par l'art. Et comme nous de-
« mandions pourquoi ils affirmaient cela, ils nous répondirent
« seulement que nous n'avions pas à savoir à quoi l'on recon-
« naissait l'argent d'origine anglaise ou espagnole, ou de quelque
« autre provenance, mais que celui-ci n'était d'aucun pays. En
« entendant cela, nous nous retirâmes et laissâmes là et l'argent
« et son prix sans jamais rien réclamer. »

Au début de cet article, nous avons souligné la similitude frappante des observations faites par le pharmacien Reussing et par le médecin Schweizer à la vue de l'infime quantité de

(1) Confirmant les observations déjà constatées par M. Canseliet à la page 100 de ses *Deux logis alchimiques*, Paris, J. Schemit, 1945, nous relevons ici une importante inexactitude de plus dans la traduction fantaisiste qu'a faite Lenglet-Dufrénoy du plus célèbre traité d'alchimie européen. L'infidèle et hypocrite publiciste traduit indûment par : « Nous l'avons éprouvé nous-mêmes, lorsque dans un pays étranger, nous nous présentâmes, déguisés en marchands, pour vendre 12 000 marcs d'argent très fin », le texte latin qu'il avait sous les yeux, ainsi libellé : « Novimus nos, quod dum quondam vendere argenti purissimi tantum, quantum 600 librae, tantaremus, extra patriam nostram, mercatori similes induti... » Dans notre traduction, nous avons précisé qu'il s'agissait bien de livres sterlings, après nous être reporté au texte anglais de l'Introitus, qui est le suivant : « We have know the time that we would have sold so much pure silver as was of six hundred pounds value (in a foreign country), being cloathed like a merchant. »

poudre qu'ils reçoivent, et surtout des réactions identiques qu'ils provoquent de la part de celui qui les gratifie de ce don. Ce comportement similaire, naturel, étant donné l'identité des circonstances, est pareillement observable dans le récit suivant, resté inédit jusqu'à ce jour et colligé par nos soins sur le manuscrit original, rédigé de la plume même de celui qui en fut l'auteur :

« Le premier jour de janvier 1676, Georges vint avant quatre
« heures du matin frapper à la porte du logis. Il savait que je
« dormais peu et que, dès trois heures, je me faisais allumer des
« flambeaux pour lire et m'amuser. Je fus fort frappé, ayant fait
« rester mes laquais en bas et le manteau sur le nez, de le voir
« entrer en ma chambre et me dire, sans ôter son chapeau et
« en me tutoyant : Tu prétends avoir gain de cause parce que
« tu es plus savant que moi, mais je t'apporte pour tes étrennes
« une raison à laquelle tu n'auras pas de réplique. -- Eh là,
« dis-je, Georges, d'où vous vient cette familiarité, venez-vous
« donc de souper ? -- Mais non, me dit-il, je suis de sang-froid
« et je prétends que dorénavant tu me regardes avec respect et
« vénération. En même temps il tire de son gousset une petite
« boîte d'ivoire en forme de tabatière. Il l'ouvre et avec la
« pointe d'un couteau il prend en cette boîte un peu de poudre
« de projection dont elle était presque pleine, et ayant pris du
« papier que j'avais auprès de moi, car j'écrivais quand il était
« entré, il la voulut mettre dessus. Que veux-tu, lui dis-je, que je
« fasse de cette minutie ? Lui, d'un ton fâché, me dit : Vous
« n'êtes pas digne d'un si grand présent, et vous n'en aurez que
« pour vous convaincre. Et m'ayant dit comment il fallait em-
« ployer cet atome solaire, il s'en alla brusquement. Sitôt qu'il
« fit jour, voulant en faire l'épreuve, je tirai de mes pistolets
« avec un tire-bourre deux balles de plomb que je mis dans ma
« poche, et j'allai moi-même quérir chez un orfèvre un creuset
« tout neuf, et m'étant enfermé dans ma chambre, j'allumai, au
« coin d'une cheminée, du charbon dans un réchaud. J'étais
« allé quérir moi-même ce charbon où était la provision de celui
« du logis sans que personne le sût. Quand mon creuset fut
« échauffé, j'y mis les deux balles de plomb lesquelles furent
« bientôt fondues. Mais je soufflai encore sur le charbon et,
« quand le creuset fut blanc de feu j'enfonçai avec une petite
« brochette le papier où était cet atome de poudre de projection,
« laquelle, sitôt le papier brûlé, fit faire un mouvement et une
« petite décrépitation au métal, dont le bruit ne dura guère, et,
« sitôt qu'il fut cessé, ainsi que le mouvement, je versai entre
« deux pavés que j'avais frottés de suif, le métal qui se trouva
« être or pur. Je le portai chez le nommé Poulain, orfèvre, lui
« demandant ce que c'était que cela : il prit sa pierre de touche

« et l'ayant frotté, il me dit : Monsieur, je n'ai jamais vu d'or à
« aussi haut titre ni de si haut carat.

« Cette épreuve me donna une haute opinion de Georges,
« lequel avait aussi de la poudre de projection au blanc car,
« quoiqu'il ne m'en eût pas fait voir, ni fait de transmutation
« devant moi, il en fit plus de trente sur du plomb et de l'étain
« tant dans la ville même que dans plusieurs lieux circonvoi-
« sins, entre autres à l'Abbaye de Fontenay, chez le prieur. »

On pourrait penser que l'une au moins de ces nombreuses transmutations fit l'objet d'une description, voire d'une recension imprimée ou manuscrite. Pourtant, toutes les recherches que nous avons faites pour en trouver ont été vaines (sans doute à cause des destructions occasionnées par la dernière guerre), ce qui montre, non point que ce document n'existe pas (car nous n'avons que fort peu de temps à consacrer à de telles recherches, et nous sommes par ailleurs bien mal placé pour les effectuer) ni qu'il n'ait pas existé, mais cela prouve que les documents qui subsistent actuellement, sont, malgré leur nombre déjà respectable (et beaucoup restent encore à découvrir, comme nous l'avons constaté), corrélatifs d'un nombre de transmutations bien plus grand encore.

Bernard HUSSON